

Simone Chamoux

LA  
PASSE-VOGUE

*roman*

éditions d'utovie

*La passe-vogue,  
c'était la grande allure des galères en course.*

*Pour que la réale et ses suivantes glissent  
sur la mer avec une aisance de lévrier,  
les rameurs, enchaînés à leur banc,  
devaient fournir un effort démesuré.*

*Beaucoup en mouraient.*

*Ainsi, quelquefois,  
la vie nous contraint à des épreuves  
pour lesquelles nous ne sommes pas faits.*

*Certains en meurent.*

– I –

Dans le grenier de cette maison, il y avait une vieille malle de bois que personne n'ouvrait jamais.

Un jour, il fallut refaire la toiture et l'on débarassa le grenier. Une grande jeune fille blonde avec une infinité de taches de rousseur ouvrit la malle. Elle y trouva pêle-mêle le costume de hussard du père de son grand-père, des langes d'enfant du siècle dernier, une couronne de mariée aux fleurs de cire dans son papier de soie, puis tout au fond, sous un tablier de satin rouge, un vieux livre de maroquin noir à la couverture boursouflée et un très vieux cahier.

Le livre était un Evangile. Elle le feuilleta distraitement. Il ne contenait que quelques pétales de

roses et une image pieuse au dos de laquelle une main élégante avait écrit :

« A ma petite sœur, avec affection ».

Le cahier était rempli jusqu'à la dernière page d'une écriture moins habile. C'était un fort cahier solidement relié comme on en utilisait autrefois dans les fermes pour tenir les comptes.

La jeune fille commença à lire.

– II –

J'ai acheté ce cahier il y a bien longtemps, à la foire des Pilles. Ce doit être l'année après la mort du père Planchot. A lui, je n'aurais jamais osé demander un cahier.

— Pour quoi faire ? a demandé Jean qui voulait toujours tout savoir.

— Pour tenir les comptes a chantonné Estelle.

Le maître a ri.

— Mes enfants, les comptes sont tous dans ma tête.

Personne n'a plus pensé au cahier enfoui dans un tiroir.

Je sais ce que je voulais en faire. C'était comme une lettre. Une lettre que j'aurais écrite à des gens qui seraient très loin. Aux Amériques peut-être. Dans un pays où il y aurait des singes et des perroquets. Ou

dans un château de l'autre côté du Rhône, pour leur dire que je les aimais toujours.

Mais je n'ai jamais eu le courage de le faire.

Maintenant que je suis une vieille femme, maintenant que je n'ai plus de peur ni de haine, je vais essayer de me souvenir de tout, et de l'écrire.

Peut-être cela servira-t-il à quelque chose.

– III –

*Dernier jour de novembre,  
fête de la Saint-André.*

La cloche a sonné ce matin. Comme chaque année, le curé a dit une messe à ma demande. Il n'a jamais posé de question. Il sait qu'il ne peut y avoir de réponse.

Ce jour-là, au Pradel, on cueillait les dernières roses.

— Cette année je les emporterai toutes, Perrine, toutes. Je n'en laisserai qu'une pour toi.

Elle en aurait garni l'humble chapelle où rendez-vous avait été pris avec un vieux prêtre. Mais personne n'est venu. Il n'y a pas eu de messe d'épousailles et toutes les roses étaient déjà fanées sur sa tombe.

Mon frère l'abbé était un jeune homme de belle taille aux traits fins et aimables éclairés par le gris doux et profond de ses grands yeux.

Son élégance naturelle était rehaussée par une recherche vestimentaire délicate et subtile.

Je le revois encore tel qu'il était, la taille bien prise dans son costume de fin droguet de couleur puce. Ses mollets gainés de bas blancs et ses longs pieds chaussés de souliers décolletés à boucles d'argent me fascinaient.

C'est vrai que je n'osais guère lever la tête lorsqu'il venait me voir dans le parloir glacial hiver comme été de l'orphelinat. Seulement, quand il allait partir et qu'il me soulevait pour m'embrasser, j'osais frôler avec extase le manteau gris doublé de velours bleu.

Puis il coiffait ses boucles d'or brun d'un tricorne noir qui lui donnait un air magnifique. Il m'adressait un dernier sourire, et son pas décroissait dans le couloir.

J'avais cinq ans et j'ignorais alors bien des choses. Que ce jeune homme intelligent et beau était entré au séminaire au sortir de l'enfance, poussé par un mysticisme précoce encouragé par le curé de la paroisse. Tout le monde avait crié au miracle, les bons parents qui voyaient là leur part de paradis assurée et les bons pères, qui, en accueillant le fils

unique d'un riche meunier arrondissaient notablement leur douaire.

Mais j'étais née, menue, fragile, l'année de son ordination. Ma mère avait été honteuse de cette naissance tardive. Et mon père avait compris avec effroi, qu'ayant tout donné à l'Eglise, il ne pourrait rien faire pour moi. Ils étaient déjà âgés et le trouble que j'apportais dans leur vie, jusque là si sagement tracée, les chagrina beaucoup à ce qu'on m'a dit. Ils moururent tous deux avant que je ne puisse graver leurs traits dans ma mémoire.

Mes premiers souvenirs sont à l'orphelinat. Le froid, l'odeur de cire et d'humidité. Un peu de lumière le jour de Noël et quelques promenades dans la campagne au gros de l'été. Et les enterrements, ces défilés interminables derrière les convois des bourgeois de la ville dont la charité nous faisait vivre. Et, bien sûr, les visites de mon frère l'abbé.

Un jour de novembre, il ne vint pas seul. Une merveilleuse jeune femme l'accompagnait. Grande, mince, élégante et fière. Dans ce parloir glacé, où la maigre lumière de novembre laissait tant de choses dans l'ombre, l'harmonie de leur couple me frappa.

Elle se pencha vers moi et ôta mon petit bonnet de toile. Elle parlait, mais j'étais si émue que je ne comprenais pas ses paroles. Elle desserra nœud à nœud la tresse rigide de mes cheveux et c'était comme une caresse. Je me mis à pleurer.

La veille de Noël, la sœur des Saints-Anges-Gardiens me retint au sortir de la chapelle. Dans sa chambre fumait un gros baquet d'eau chaude. Je dus procéder à une grande toilette, puis elle m'aida à revêtir du linge que je ne connaissais pas, une fine chemise de toile, un corset piqué, un jupon de cordat et pour finir une jupe d'indienne et une guimpe brodée.

En soupirant et en pinçant les lèvres, elle roula mes cheveux en boucles et les coiffa d'un bonnet délicat comme j'en avais vu aux demoiselles qui venaient nous apporter des œufs à la veille de leurs noces.

La sœur des Saints-Anges-Gardiens me parla longuement et je confesse n'avoir rien compris à son discours. A l'époque, je n'étais guère attentive.

Elle parut chagrinée de mon inattention. Elle d'habitude si sévère et si peu chaleureuse, semblait tout à coup regretter ma transformation. Elle me fourra dans la main un petit chapelet de perles bleues et se penchant vers moi, me donna un rapide baiser.

On était à la veille de Noël et j'allais de miracle en miracle. Sans grand étonnement. Noël n'est-ce pas la fête de tous les miracles. La sœur des Saints-Anges-Gardiens m'accompagna jusqu'au parloir où je finis par m'endormir.

Je m'éveillais le nez dans une jupe de soie. Et le visage rayonnant de bonheur de l'abbé était tout mon horizon.

Il disait :

— Comment vous remercierais-je jamais, demoiselle ?

Je me rendormis persuadée que j'étais au paradis.

Le fracas des roues sur le pavé de la grande cour me réveilla. Je n'entrais pas au paradis. Oh ! non. Et d'autres ici étaient en enfer. Mais je ne le savais pas et j'y fus une petite fille heureuse pendant de claires années.

— V —

Elle s'appelait Salcygne. La vieille comtesse qui avait attendu si longtemps que sa bru lui donne un petit enfant lui avait offert ce beau prénom moyen-âgeux.

— Vous êtes belle comme le jour, avait dit l'abbé dans une allée du parc que nous parcourions gravement avec le subtil bonheur d'errer dans un pays inconnu.

Le soir à table, presque malgré moi, je répétais la phrase magique.

— Vous êtes belle comme le jour.

Tout le monde rit. Mais elle devint très rouge et me donna une petite tape sur les doigts avec le manche de sa cuillère d'argent, en disant très vite :

— Il ne faut pas dire n'importe quoi.

On menait grand train au château. Monsieur le comte chassait hiver comme été et nous avions souvent une nombreuse compagnie. Quand le temps était maussade, il s'enfermait dans son cabinet de géographie avec des livres, des cartes et une immense mappemonde qui me fascinait.

— C'est la terre, disait Perrine quand nous allions réassortir le cabaret à liqueurs. Je ne comprenais pas, mais j'admirais ce bel objet de bois précieux tout bardé de cuivre.

Les repas étaient présidés par la vieille marquise. Parée de brocarts et de dentelles, chargée de bagues et de bijoux, elle ne s'adressait qu'avec beaucoup de hauteur à son gendre et à son petit-fils. Salcygne seulement, peut-être parce qu'elle ressemblait beaucoup à sa défunte mère, avait droit à des paroles aimables et à des sourires affectueux.

On ne voyait guère le jeune comte qu'au moment des fêtes carillonnées. Il était d'assez petite taille et se tenait mal. Il me semblait très laid alors qu'il n'était que sale et débraillé. D'instinct je ne l'aimais pas. Un jour je le trouvais tout nu dans sa chambre. Loin d'être gêné, il s'exposa à ma vue avec un rire tonitruant.

— Regarde bien ma fille. Les filles comme toi finissent au bordel ou au couvent. Si tu vas au couvent,

ça te fera des souvenirs, si c'est au bordel, au moins tu n'auras pas l'air trop niaise.

Je m'enfuis, épouvantée.

Il y avait aussi mademoiselle Gertrude dont le devoir était d'accompagner partout Salcygne. Elle n'était guère gênante et elle m'apprit avec beaucoup de patience à lire, à écrire, à saluer les grandes personnes et à bien me tenir à table.

Il y avait surtout Perrine. Perrine qui de la grande cuisine, régnait sur tout un monde de valets, de filles de chambre, de cochers, de jardiniers et de souillons. Perrine qui veillait sur moi, me lavait, me peignait, me bordait le soir dans mon lit. Perrine était venue au château avec la défunte comtesse. C'est elle qui avait reçu Salcygne dans son tablier à l'instant de sa naissance. Elle l'aimait avec un soin jaloux et faisait passer son service avant toute chose. Même avant les exigences de la vieille marquise. Perrine...

Perrine était très occupée. Aussi le matin, pendant que mademoiselle Gertrude faisait ses dévotions, elle me confiait volontiers à l'une ou l'autre des filles de chambre.

J'aimais bien suivre les filles de chambre. A l'occasion on me faisait tapoter un oreiller ou tirer un rideau, ce dont j'étais très fière. J'avais aussi le droit de déboucher le flacon d'odeur et d'en verser trois ou quatre gouttes sur les serviettes de toilette. Les filles de chambre chantaient en faisant leur besogne et

j'essayais d'apprendre leurs refrains qui parlaient de printemps et d'amour.

Quelquefois l'une d'elle devenait triste. On disait qu'elle avait le mal du pays. Madame la marquise qui ne s'embarrassait pas de sentiments, en parlait au curé. La fille repartait vers son village et, un jour d'été, toute fière, elle venait nous présenter son époux, un marmot dans les bras. Elle repartait avec quelque pièce de linge et un écu blanc. D'autres fois les choses allaient moins bien. Monsieur le comte morigénait à grands éclats de voix, un cocher ou un valet. Le lendemain, s'il ne s'était pas enfui dans la nuit, on publiait les bans et la fille reprenait un peu de couleurs. Si non la fille disparaissait et personne n'en parlait plus.

De Violaine, je ne vis pas approcher le drame. Violaine était chargée de la chambre du jeune comte. Elle était vive et gaie et avait une façon bien à elle de signer son travail. C'était une violette toute fraîche sur le mouchoir, une plume d'oiseau sur la pantoufle, une feuille de sauge sur le bonnet. Un matin, les yeux brillants, elle me dit :

— Ma chérie, je monte à la tour. Maintenant je peux bien te le dire, c'est là que je le retrouve. Je vais lui annoncer une grande nouvelle et demain nous partirons en carrosse. Tu verras, j'aurai une jupe de satin rouge, il me l'a promis.

Elle se sauva en riant et je vis son jupon virevolter dans l'escalier. A midi, Jantou dont le chemin pour aller de l'étable aux cuisines passait sous la tour, la trouva. Elle était toute cassée. Il n'y eut pas de carrosse ni de jupe de soie. On l'enterra à la nuit tombée derrière la chapelle. Mon frère l'abbé dit hâtivement une prière pendant qu'on jetait quelques pelletées de terre sur la pauvre caisse de bois blanc. Le lendemain, le jeune comte partit chasser chez ses cousins de Bretagne.

– VII –

Il y a une quarantaine d'années, le château du Pradel était un grand corps de logis de pierres grises à deux étages, percé de hautes fenêtres à grandes vitres à l'italienne.

Autrefois, il y avait eu d'autres bâtiments et une cour fermée. Mais le père de Monsieur le comte qui aimait la lumière et les larges horizons les avait fait abattre. De la cour, il ne restait plus que le pavement de dalles grises. Et une massive tour carrée qui devait protéger l'entrée, avait l'air fort étrangère à cet élégant bâtiment.

Depuis la route, ce n'était que jardins, allées de gravier et bordures de buis bien taillées. Derrière la maison, on devinait les premiers arbres d'un immense

parc qui rejoignait la forêt. J'aimais ce parc. Dès que je pus m'échapper de la tutelle de Perrine, j'en fis mon domaine. J'y jouais à m'y perdre, j'inventais des chemins extraordinaires pour rejoindre l'étang ou le pavillon chinois. Mais je finissais toujours par me rallier à la fine tour ronde dont le dernier étage servait encore de pigeonnier. Un pigeonnier où venaient quelquefois nicher les colombes échappées de la cage de Salcygne.

Pendant très longtemps je ne fis pas le lien entre la bâtisse que je voyais dans le parc et l'enfilade de pièces, de couloirs et d'escaliers. « Le dedans » et « le dehors » disait Perrine. J'aimais cette façade toute baignée de lumière, j'aimais aussi ces grandes pièces avec leur riche mobilier. Mais je les aimais comme deux mondes différents. Il me suffisait de franchir la porte pour passer de l'un à l'autre et changer d'univers.

Dans la maison, je me perdais avec délices, je savais aller de la cuisine à la salle à manger, du petit salon à la chapelle. Je connaissais aussi le chemin de la chambre de Salcygne et celui de la bibliothèque où quelquefois, nous travaillions, mademoiselle Gertrude et moi. Mais pour le reste, j'allais de découverte en découverte. J'aimais beaucoup me promener dans les greniers. J'y découvrais un monde étranger peuplé de meubles immenses et de vieilles malles de bois remplies de vêtements du temps passé. Comme si les

habitants de cette partie du château étaient partis très vite, en oubliant leurs bagages.

Un jour je m'égarai tout à fait et je débouchai sur un corridor sombre au bout duquel un rai de lumière filtrait sous une porte. Enfant, je n'avais peur de rien. J'ouvris la porte et je découvris avec surprise une jolie pièce aux rideaux de cretonne et aux meubles de bois clair, comme ceux de ma chambre. Dans une bergère à haut dossier, un vieux monsieur dormait. Il ressemblait beaucoup à Monsieur le comte, mais il avait les joues roses et lisses comme un bébé. Je m'approchais doucement. Il s'éveilla et me regarda sans surprise. Sans dire un mot, il me montra ses poignets et ses chevilles attachés au fauteuil. Puis il se mit à rire de plus en plus fort, de ce rire de dément que j'avais entendu sans comprendre près de la grande cheminée de la cuisine.

Tout alla très vite, Perrine me prit dans ses bras et me redescendit par un escalier très raide. Elle était très effrayée et me suppliait d'oublier ce que j'avais vu.

— Il est fou, si on le lâchait il ferait du mal, il a déjà essayé de mettre le feu.

Le vieux Jantou qui ne parlait guère ajouta :

— Et si on le mettait à l'asile, il faudrait donner sa part.

Par la cheminée arrivait un long gémissement de bête prise au piège.

Je promis à Perrine de ne plus aller dans les greniers.

– VIII –

Chaque jour Salcygne brodait. Les jours de pluie et pendant les grosses chaleurs de l'été, c'était tout de suite après le repas de midi. L'hiver, au retour de la promenade.

Assise sur un tabouret bas, son métier tourné vers la pleine lumière, elle prenait longuement le temps d'harmoniser les couleurs des fils de soie.

Puis, posément, patiemment, elle brodait.

J'étais fascinée par la façon dont elle tirait l'aiguille, toujours du même geste mesuré et précis. Sous ses doigts jaillissaient des fragments de paradis qui à la fin devenaient d'immenses bouquets de fleurs. Des roses surtout aux nuances subtiles.

Elle n'aimait pas les iris, ces grandes fleurs raides et sombres qui endeuillent le printemps, disait-elle. Ni les jacinthes dont le parfum entêtant la dérangeait. Mais elle aimait les roses à la folie et du premier bouton d'avril à la dernière fleur froissée par le gel de décembre, elle en était toujours environnée.

Je l'admirais et mon admiration l'amusait. Un jour, par jeu, elle me confia un morceau de toile sur

lequel elle avait dessiné trois églantines nouées par un ruban.

— Essaie donc, tu verras comme c'est un plaisant travail.

Munie d'une mince aiguille d'acier et de quelques aiguillées de soie, je me sauvais vers les cuisines.

J'étais fort maladroite, je le savais et j'en avais honte. Comme toujours, j'allais chercher de l'aide auprès de Perrine. Mais à ma grande surprise, elle ne me fut d'aucun secours.

— Ma pauvre fille, ne me parle pas de travail fin, à moi qui suis comme Sainte Anne et fais des points l'un d'un pan, l'autre d'une canne.

Il ne me resta plus qu'à courir après les petites servantes et à les supplier de faire chacune quelques points sur mon ouvrage. Bonnes filles, elles s'exécutaient en riant, en me faisant payer le prix de leur aide par un baiser ou la réponse à une devinette et je finis par rapporter l'ouvrage terminé à la belle brodeuse avant l'angélus du soir.

J'étais penaude car je m'attendais à ce qu'elle découvre la supercherie et me gronde ou tout au moins se moque de moi. Mais il n'en fut rien. Elle dit simplement :

— C'est bien, petite, c'est bien.

Ce soir-là elle me parut étrangement lointaine, comme s'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire qui la remplissait de joie et l'effrayait à la fois.

– IX –

Nous ne quittions guère le domaine. Nous nous promenions beaucoup, Salcygne et moi, dans les merveilleuses allées du parc où la lumière prenait des formes bizarres en traversant les frondaisons. Mais la pluie d'automne ou les grosses chaleurs de l'été nous retenaient des après-midi entiers dans son anti-chambre. Elle brodait. Je m'essayais à quelque exercice de couture. Comme je n'étais guère habile et que je soupirais beaucoup, elle me permettait de regarder un de ses livres d'images. Mais j'étais vite rebutée par la difficulté du texte. De guerre lasse, Salcygne demandait à mademoiselle Gertrude de me conduire à Perrine qui trouverait bien à m'occuper. Dans le couloir, nous croisions l'abbé qui m'embrassait rapidement.

Un jour, je m'aperçus que j'avais oublié ma mante chez Salcygne. Sans en avertir Gertrude qui trottinait devant moi, je rebroussais chemin. Je les trouvais tous deux gravement assis sur le grand canapé de paille. Il lui tenait les mains et disait avec fougue :

— Demoiselle, j'irai à Rome s'il le faut, mais avant je vais aller demander grâce au légat d'Avignon. J'aurai une lettre de Monseigneur de Viviers à qui j'ai dit ma peine. Il ne refusera pas de m'écouter.

Elle répondit :

— Si vous êtes décidé, Dieu vous ait en sa sainte garde. Et si le pape refuse, nous partirons aux Amériques. Ma grand-mère nous aidera.

Mademoiselle Gertrude, épouvantée, me tirait en arrière et me traitait de méchante enfant.

— Surtout ne dites à personne ce que vous avez entendu.

Je la regardais avec dédain. J'étais grande maintenant. Je ne disais plus n'importe quoi.

Cet été-là on chuchota beaucoup dans les couloirs du Pradel. Il était question du légat d'Avignon et du pape de Rome. Monsieur le comte avait l'air ennuyé, le jeune comte ricanait en plissant les yeux comme un chien de chasse, Perrine avait les yeux rouges et se mouchait bruyamment.

La vieille marquise mourut un peu avant la Chandeleur, juste au moment où les jours commencent à grandir et où il fait grand froid.

La semaine avant les Rameaux, l'abbé partit pour Rome.

Il neige sans arrêt depuis ce matin. Tout est immobile derrière ce rideau de fleurs blanches.

Personne ne viendra ce soir. C'est toujours ce qu'il me vient à l'esprit quand il fait mauvais temps. Perrine disait cela dans la cabane de Piroche, et ces nuits-là, elle dormait bien.

Autrefois j'aimais la neige, je la voyais resplendir de l'autre côté des hautes vitres et sa blancheur éblouissait mes réveils d'enfants. Les matins de neige, de joyeux brouhahas résonnaient dans les corridors. La grande affaire était d'entretenir de gigantesques flambées qui tiédissaient à peine les immenses pièces encore plus grandes d'être largement éclairées. A Piroche, le décor grandiose était encore plus beau sous la neige. Et il restait si longtemps inviolé. Il fallait que quelque sauvagine affamée vint rôder près de nous. Puis un soir, la pluie, lentement, comme à regret, effaçait tout.

Mais c'est ici, aux Hautes Gothières que j'ai appris la dure leçon de la neige.

Le premier hiver après mon arrivée, il a beaucoup neigé. Chaque soir, volets clos, nous veillions jusqu'à ce que la dernière braise soit éteinte. Marie toussait déjà beaucoup. A chaque quinte son père serrait les poings. Estelle et Jean qui n'étaient pas bien grands jouaient avec des cailloux et des noix. Et

moi, appliquée à quelque ravaudage, comme ce soir, je pensais : « personne ne viendra ».

Enfin un matin, il n'y eut plus qu'un grand soleil illuminant un paysage inconnu tout embrumé de mousse légère.

Déjà les enfants se roulaient dans ce tapis blanc et le déchiraient avec de grands cris de bonheur. Eblouie et émerveillée, je suivis pas à pas les traces des chiens. Grandes églantines laissées par la vieille Venise à côté des dessins étroits et légers de Monsieur. Elles me menèrent tout droit à un petit tas sanglant de poils mêlés de boue.

Un vertige me prit. C'était donc cela. Il n'y aurait jamais de Paix. Il me faudrait toujours être sur mes gardes. Chaque instant de bonheur n'était qu'un court répit, puisque comme cette féerie blanche, tout finissait toujours par du sang et de la boue.

Les chiens tournaient autour de moi, inquiets. Au fond d'eux-mêmes, ils savaient très bien qu'ils seraient punis pour avoir détruit le piège si je le disais à Jean. Ils savaient aussi que je ne le dirais pas. Quand ils en furent persuadés, j'eus droit à un grand soupir de Venise et à trois petits coups de langue sur la main, suivis d'un aboiement bref de Monsieur.

Il faisait très froid.

— Un froid de loup, avait dit l'abbé en riant.

Et elle avait répondu :

— Mais dans leurs tanières, il doit faire bien chaud.

Il faisait si froid dans son château.

— XI —

Un mardi, oui, c'était un mardi. On devait être à la mi-avril. Il avait plu dans la nuit et les lilas commençaient à donner de l'odeur. Dans la matinée, le vent se leva et, doucement, décrocha les derniers lambeaux de nuages. Depuis le départ de mon frère l'abbé, la demoiselle ne sortait plus de sa chambre et personne ne s'occupait vraiment de moi, ce qui n'était pas pour me déplaire.

Ce matin-là, j'ai couru à perdre haleine dans le jardin. Puis je me suis glissée vers la cuisine pour offrir mes services à la chère Perrine.

C'est là que tout a basculé. Un courrier en habit de campagne et grandes bottes s'y restaurait hardiment et les servantes étaient remplies d'effroi. Perrine toute tassée sur son tabouret pleurait de grosses larmes. Ses mains tremblaient sur son tablier de toile bise, et elle me parut soudain très vieille.

J'aurais voulu courir vers elle, mais je restais pétrifiée sur le seuil. Sa voix me parvint lointaine et métallique, comme si elle avait traversé des étendues de brume :